

INCLUS
CD
SAMPLER
12 TITRES

FACE 143 JUILLET > SEPTEMBRE 2017 5€

DANGEREUX

Rodolphe BURGER

CURE FOR PAIN

EVAN **DANDO**, VIVALBERTINE,
PETER **VON POEHL**, **NOVELLER**,
JIM **DICKSON**, KIM **SALMON**,
WEIRD OMEN, MICHAEL **NAU**,
THE **SOMNAMBULIST**,
HENRY **PADOVANI**,
FUJIYA & MIYAGI, ETC.

RODOLPHE BURGER

Cure for pain

En 1992, Kat Onoma taillait un écrin sur mesure à la poésie de Jack Spicer et accédait enfin à la reconnaissance. La même année, Morphine bousculait les codes établis du jazz et du rock avec une basse à deux cordes et un double saxo baryton et ténor. 25 ans plus tard, on pourra citer comme point commun entre **Rodolphe Burger** et Mark Sandman, en plus de leur audace et de leur talent, ce titre d'album, une affirmation pour l'auteur et une évidence pour l'auditeur : "Good".



I s'est passé presque dix ans entre tes deux derniers albums solo (No Sport est sorti en 2008).

Oui, j'en fais assez rarement. Les autres disques viennent enregistrer ou documenter des créations live, qui ne sont pas du tout des projets secondaires pour moi. C'est juste que le mode de fabrication n'est pas le même. Un album solo, paradoxalement, je ne le produis pas moi-même car j'ai besoin d'un partenaire afin de chercher un son nouveau. Je cherche aussi à me recentrer, à voir ce qui reste des différentes expériences que j'ai pu mener. Pour moi, ces disques ont une grande importance. Ils sont d'une grande densité. Ils ont aussi la fonction d'ouvrir une nouvelle période, en terme de son, qui va entraîner de nouvelles possibilités en matière de texte. Souvent c'est une situation sonore qui rend possible quelque chose : je sais parfaitement quel instrument associer à quel micro pour ouvrir un nouvel horizon. C'est ça que j'adore.

Mais un album en dix ans, ce n'est pas frustrant par rapport à ton processus créatif ?

Le format de l'album est frustrant, oui ; au début, je me demandais comment j'allais faire pour y rentrer tout ce que j'avais envie de dire. Parce que j'ai pris goût à des tas de choses différentes et j'aurais pu faire un album à la guitare tout seul dans ma chambre, un autre en invitant tous mes amis, un autre électro parce que j'adore ça, encore un autre avec des musiciens ouzbeks... Mais comment faire pour mettre tout ça dans un seul disque ? Je n'aime pas trop internet et son côté confetti avec des morceaux qui se baladent. La construction d'un disque est importante !

Artistiquement, c'est important de mener alternativement des projets solos et des projets collectifs ?

Absolument. En ce moment, je suis dans une phase où j'ai envie de reprendre une tournée plus classique, dans le circuit rock que j'ai tant arpenté avec Kat Onoma, mais que je n'ai plus guère fréquenté ces dernières années. J'étais plus présent sur des scènes nationales ou des endroits très particuliers que j'ai adorés. Mais là, ça me plaît beaucoup de repartir sur la route. Je pense que j'en ai pour un an et demi. Je me sens dans la peau de l'inspecteur qui vient voir comment ça a évolué. Nous allons jouer dans des salles que j'ai inaugurées ! Je l'ai vu se constituer ce réseau et ça m'intéresse de voir ce qui a changé et ce qui n'a pas changé. Pour l'instant, j'ai vu de belles salles, que je ne connaissais pas toujours, mais j'ai aussi retrouvé des choses qui m'exaspéraient à l'époque. Je vais peut-être faire un guide...

Le Michelin du rock ?

Oui, le Michelin du rock, avec des étoiles ! Ils n'ont qu'à bien se tenir ! *[rites]*

Tu es né en Alsace dans une région montagnaise où tu as installé ton studio et organisés le festival "Dans la Vallée". La neige est très présente dans le DVD I ride and I ride et tu conclus cet album sur "Lenz", l'histoire d'un personnage qui se perd dans la montagne. Est-ce un élément important pour ton inspiration, pour te ressourcer ?

Je suis né dans une contrée à mi-hauteur à la croisée du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et des Vosges. On a mixé en Suisse dans le studio de Christophe Calpini qui est situé à 600 m d'altitude environ. C'est un entre-deux pour lequel j'ai bien sûr une certaine affinité, mais j'adore aussi vivre à Paris... et je suis très heureux quand je vais en Bretagne. Je ne suis pas spé-

cialement attaché à mes racines. Ça m'intéresse d'y retourner, d'observer le va-et-vient... Mais une vallée il faut la quitter, car c'est un endroit enfermant, comme les lies ! Il y a la beauté du microcosme, de l'univers préservé, mais on est coupé du reste du monde. En fait, je n'ai pas décidé de retourner dans ma vallée, c'est les circonstances qui m'y ont attiré. J'ai découvert la ferme de ma tante sur le tard, ce qui n'a rien à voir avec revenir sur les lieux de son enfance. Je suis né à Sainte-Marie-aux-Mines qui est une petite ville, même si la nature était aux portes. Je dirais que ce n'est qu'assez récemment que j'ai posé un regard neuf sur cet endroit. Car quand on venait répéter avec Kat Onoma, on était complètement repliés sur nous-mêmes, comme des déracinés, sans lien avec le contexte immédiat. Mais mixer les propos de mes voisins avec les mots de Jack Spicer, la rivière et Olivier Cadiot, ça a été une sorte d'expérience psychédélique très salvatrice... une vraie alchimie ! Je comprends pourquoi tu m'as posé cette question sur mes racines car la tragédie du poète Lenz, écrite par Büchner, s'est passée à dix kilomètres de chez moi. J'ai grandi avec ce texte que je connais par cœur. C'est, du coup, une traversée de mon paysage, une expérience de la nature qui m'est personnelle et que je n'aurais jamais pensé traduire en chanson. Mais c'est devenu une évidence une fois enregistré que ce serait la clôture de l'album, de même que "Good" ne pouvait que l'ouvrir.

J'ai bien noté la référence au film Rio Bravo à la fin de "Happy hour", est-ce un clin d'œil aux justiciers improbables qui se mettent à dos tous les puissants de la ville ?

On peut en effet le lire comme ça car c'est un film extraordinaire, en dehors de la musique. Mais c'est plus pour le souvenir de film, la ritournelle qui te trotte dans la tête. Le morceau est parti d'un instrumental proposé par Christophe Calpini qui me faisait penser un peu à du Nino Rota. C'était une bande originale mais de quel film ? Ça évoque quelque chose, mais on ne sait pas bien quoi comme le dit le texte : "Ça ne vous rappelle rien ?" J'ai voulu traduire le "unheimlich" allemand, ce sentiment de familiarité mêlé d'une inquiétante étrangeté. En fait quand je joue ce morceau sur scène, je commence par chantonner l'extrait de Rio Bravo. Dans tout le disque, il y a des évocations, une hantise musicale qui revient, plus ou moins involontairement, c'est la voix des écrivains, comme celle de TS Eliot sur laquelle je suis tombé par hasard. Je ne savais pas qu'il avait enregistré l'intégralité de son poème "The Waste Land" et ce qui est extraordinaire, c'est qu'il chantonne en plus. Du coup, j'ai décidé de reprendre ces petites mélodies, qui sont très éloignées de ce que ferait un musicien, et de lui donner un vrai statut musical. Comme pour Cummings, j'assume musicalement ce "chantonnement d'écrivain" qui m'inspire et me donne envie de les accompagner. Il y a de vrais lecteurs de poésie, mais je n'en suis pas. Le premier poète qui m'a appelé comme ça, sans que je puisse bien dire pourquoi, c'est Jack Spicer à l'époque de Kat Onoma, ce qui a donné "Bilty the kid". Je lis de manière égoïste, en cherchant quelque chose qui pourrait fonctionner avec de la musique. Récemment, dans une librairie, je suis tombé par hasard sur un recueil de poésie d'un Canadien, Pasha Malla, dont j'ignorais tout mais dont je sens que je dois faire quelque chose.

"Poème en or" est un texte en français qui semble une traduction littérale d'un blues traditionnel. D'ailleurs, les jeux de mots à la fin (« Oh oui, Ah louez yah ») sont plus basés sur les sonorités que sur le sens : quelque chose de très anglo-saxon.

C'est intéressant ce que tu dis parce que ce n'est pas du tout une traduction de l'anglais, mais de l'hébreu ! Ce sont des fragments de psaumes qu'Olivier Cadiot avait traduits à l'époque du "Cantique des cantiques". Il m'avait dit que ce serait intéressant d'écrire le psaume qui n'existe pas à partir des pépites qu'on piocherait ici et là. C'est pourquoi nous l'avons

intitulé "Poème en or" *[rites]*. C'est une sorte de concentré de ce que l'on peut trouver dans l'Ancien Testament car c'est un peu toujours le même scénario dans les psaumes... Donc c'est bien du blues, mais très ancien ! Il exprime ce sentiment de se sentir au fond du trou, que les Américains traduisent par "I'm down". Sauf que dans "Poème en or" en plus de l'imploration (pourquoi m'as-tu abandonné ?) il y a, in extremis, une rédemption (ta poigne me tient) et du coup, le personnage est sauvé.

"Il est remarquable de constater à quel point la trajectoire de cet homme, en dépit d'un emploi du temps démentiel, est placée sous le sceau de la rencontre, de la fidélité, de l'attachement"

(Anthony Boile in Éloge du Transport)

"Providence" semble avoir été inspirée par la même chose, mais avec un point de vue beaucoup moins bienveillant.

On a creusé, avec Olivier, un sillon jusqu'à obtenir une petite famille de morceaux un peu dans la même veine : "Samuel Hall", c'était déjà la "mauvaise" voix intérieure qui s'exprimait. C'est un personnage traditionnel du répertoire country que l'on retrouve dans de nombreuses chansons depuis 1850 environ, un peu à la manière de Stagger Lee, en version blanche. Ce sont des "bad guys", que l'on adore détester tellement ils sont méchants avec tout le monde. Mais cette voix cruelle et sans pitié qu'on leur prête, c'est aussi celle de la dépression que chacun porte en lui. C'est une voix auto-dépréciative qui appuie sur la tête pour la maintenir sous l'eau. Il faut bien sûr avoir connu ces moments de doute profond pour pouvoir écrire dessus, l'exprimer et en jouer. C'est intéressant de ne pas être que dans les "love songs", même si ça me passionne d'explorer ces sujets aussi. Je mets dans cette catégorie "Le cantique des cantiques" et la parole du poète palestinien Mahmoud Darwich, le moment où l'expression de l'amour rejoint la louange pure. On n'est pas loin de la prière, mais ce n'est pas de l'ordre du religieux. C'est un endroit qui m'intéresse mais j'aime faire sonner d'autres voix. Le problème est de trouver le ton juste. Je ne suis pas comédien donc il faut que je trouve une voix qui ne soit pas celle d'un acteur...

Pourtant on a l'impression que tu t'amuses follement dans le rôle du méchant de "Painkiller"...

Ce n'est pas avec Cadiot cette fois-ci, mais avec Pierre Alferi que nous avons écrit ce morceau basé sur un refrain de Beckett. Le "Painkiller" en question est la morphine qui, à l'époque, était le seul "remède" efficace en cas de douleur extrême. Donc, tu imagines le mec qui souffre et attend sa dose, et c'est l'"albatros atroce", Ralf leh oui, Pierre Alferi a aussi une veine méchante que l'on ne soupçonne pas ! qui débarque. A la fois, ce n'est pas moi bien sûr, mais je jubile totalement d'interpréter ce Ralf car j'adore la langue, les mots. Je voudrais que, comme dans "Happy Hour", on ne sache pas décider exacte-

ment si c'est joyeux, méchant, amer, dérisoire... C'est quand on arrive dans cette zone un peu "indécidable" que ça commence à m'intéresser. Si c'est trop littéral, c'est moins... Ce qui ne m'empêche pas d'avoir envie parfois d'être explicite. Ça peut paraître paradoxal, mais c'est pour cela, par exemple, qu'il y a le morceau "Rien ni personne".

C'est ta manière de réagir aux attentats du 13 novembre 2015 ?

Et à tout ce qui s'en est suivi... C'est venu par ricochet, à la suite d'un appel d'une amie de Nancy alors que j'étais en train de mixer. C'est elle qui m'a communiqué ce sentiment qu'elle éprouvait d'overdose par rapport à ce déchaînement de violence, de délire du meurtre, de l'acte de tuer. Il faut qu'on fasse quelque chose, mais quoi ? Elle venait de tomber sur un texte de Michel Deguy, figure vénérable de la poésie contemporaine, né en 1930, que je connaissais un peu. Donc, elle m'envoie ce texte qu'il avait écrit à la mort de Leo Ferré, évidemment complètement détaché des événements actuels, mais dans lequel il y avait cette idée très simple et très forte : "C'est le premier, le dernier, le seul commandement : tu ne tueras pas !" Cela correspondait à mon sentiment du moment. J'avais presque fini le disque, je n'avais le temps de rien, donc je dis à Hélène, on verra plus tard. Mais ça me trottait dans la tête et j'ai réécrit un texte plus en rapport avec Alep et tout ce qui se passait à l'époque. Christophe, qui a toujours des musiques en chantier, m'avait soumis un truc pour un live que nous devions faire ensemble et je l'ai utilisé dans l'optique d'un petit pamphlet solitaire, un clip qui circulerait sur internet, un peu comme "2=0" à l'époque... Et puis en le mixant, en le raccourcissant, j'ai trouvé qu'il avait sa place dans le disque.

On trouve, dans plusieurs textes, cette réflexion sur les valeurs humaines qui ont évolué au cours des siècles, les religions qui ont dévié de leur sens premier qui était le vivre ensemble... Pourquoi avoir débaptisé l'album Explicit Lyrics pour l'appeler Good ?

On a porté ce projet pendant deux ans à la faveur de résidences à la Villa Médicis, la Maison de la Poésie et le théâtre de Vidy, en Suisse. Ils ont donné lieu à des concerts qui portaient ce nom. Je voulais assumer mon intérêt pour les textes et ces voix d'écrivains dont nous avons parlé tout à l'heure. Et puis, je trouvais amusant de jouer avec le sticker qu'on met aux États-Unis sur les disques de rap ou de métal, quand les paroles sont jugées choquantes. C'était une manière de dire que dans ces bouts de textes et de poèmes, on pouvait trouver des idées plus subversives, plus incandescentes qu'il n'y paraissait. C'était une manière de prévenir l'auditeur : "Attention, l'intensité n'est pas forcément là où on le croit". Mais le disque, comme un enfant, doit être baptisé et c'est un stress épouvantable ! Mais heureusement, j'ai attendu, et comme pour les Indiens d'Amérique, il a dicté son nom et c'était Good. Ce n'est pas du second degré car il exprime vraiment le sentiment que nous partageons avec Christophe à la sortie de l'album. Nous ne l'avons pas traduit en français car c'est plus fort que "Bon", plus consistant.

Peux-tu nous parler de la pochette et de ce que représente pour toi cette couronne de roi d'un jour, perdue dans la forêt ?

C'est toujours la même histoire. J'ai beau essayer de brûler les étapes, anticiper, imaginer un titre au disque avant, une pochette... Il faut attendre que ce soit fini pour trouver.

Qu'est-ce que je pouvais faire après la mise à nu du portrait sans artifice de No Sport ? J'ai assez vite sollicité Patrick Mario Bernard, réalisateur et artiste plasticien, connu pour son travail avec Pierre Trevidic sur Lovecraft et quelques autres films confidentiels et étranges dont l'excellent L'Autre avec Dominique Blanc. Nous nous sommes rencontrés il y a quatre ans et il a décidé de faire un film sur moi, qui est en cours de montage. Nous sommes devenus amis et je lui ai demandé de nous accompagner sur certains concerts de "Explicit lyrics" où il projetait des images et chantait à certains moments - car il est musicien aussi. Donc, je lui ai demandé de réaliser la pochette mais il avait une idée très compliquée de chaud froid en studio, pour illustrer la rencontre de l'organique et du synthétique, qui nous a fatigués d'avance. (rires) Du coup, j'étais soulagé quand il a trouvé une autre idée : cette série de photos de couronne froissée qu'il a retrouvée dans ses archives. Dès que je l'ai vue, j'ai su que ça serait la pochette ! J'étais parti sur un poème en prose de Baudelaire qui parle de l'aurole du poète qui tombe dans la boue. Un journaliste a imaginé des liens avec les textes d'Isaïe qui parle des rois juifs, ce qui, au départ, est complètement fortuit, mais fait sens avec le disque. Et toi, tu vois le côté ludique, l'image de l'enfant roi... C'est ça qui me plaît !

C'est ton premier album solo qui ne sort pas sur une major. Est-ce que ton label Dernière Bande répond à un souhait ou à une nécessité ?

Kat Onoma était très jaloux de son indépendance mais ça a un coût. Il faut aussi être capable de résister à l'appel des sirènes. Nous avons tenu à racheter nos masters parce que j'ai découvert le monde merveilleux du show business et c'est terrifiant comme expérience. J'ai appelé des groupes qui vendaient beaucoup de disques et qui avaient l'air de confesser des désirs d'indépendance. Je leur demandais pourquoi ils ne tentaient pas l'expérience. J'ai compris plus tard que personne ne bougeait car ils étaient tous liés par des contrats. Mais à un moment, il faut choisir.

Ça implique moins de visibilité. Mais c'est un engagement que tu ne regrettes pas ?

J'aurais bien aimé plus de visibilité pour mes projets mais les majors ne comprenaient rien à ce que je faisais. Ils voulaient que je fasse un disque tous les deux ans, bien tranquillement, que je sois le nouveau Bashung. Quand je leur parlais de faire un disque avec Olivier Cadiot et de partir en expédition dans les montagnes vosgiennes pour rencontrer une communauté dont la langue est en voie de disparition, on me répondait : « Arrête de faire l'artiste. » C'est une citation ! A long terme, c'est eux qui se trompaient car ce sont ces projets bizarres auxquels on ne comprenait pas grand-chose qui ont permis que je m'inscrive dans une certaine durée. C'est grâce à eux que j'ai joué dans la cour d'honneur du Festival d'Avignon. Si j'avais fait ce qu'ils me demandaient, je ne serais même plus là. Le statut d'artiste, je n'ai jamais trouvé ça désirable. Le vedettariat à la française, je trouve ça vraiment débile. Je n'ai jamais eu envie de ça. Quand je vois les Victoires de la musique, je me demande ce que c'est que ce monde. Je ne fais pas partie de ce club, je n'ai jamais voulu en faire partie et je m'en fous.

Tes clubs sont multiples ?

Oui, et j'ai un public formidable. Il n'est pas homogène. Il ne vient pas à cause d'un média. Il est très fidèle. Il suit. Il se renouvelle. Je suis ravi par mon public. Tout va bien. Tout est "Good".

■ CATHIMINI & JEAN-NOËL LEVAVASSEUR

Good CD/LP (Dernière bande/MA) / Éloge du transport, à propos de Rodolphe Burger Live-DVD (Pligranes éditions/Alopec) / demierebandemusic.com

